

Perec supprimait le "é" sur près de 300 pages dans un formidable exercice de style. Sans se donner beaucoup de peine, les usages et le temps font presque mieux.



Subjonctif imparfait

Il fallut qu'il disparût

Le subjonctif imparfait a été largement remplacé par le présent. La langue française perd ainsi son temps aux terminaisons les plus extravagantes. *Par Frédéric Pennel*

Se mettre « en mode » subjonctif ? C'est émettre une hypothèse, évoquer l'incertain, esquisser une éventualité. Entrer dans un monde fantasmé, quitte à prendre ses désirs pour des réalités. C'est un mode qui se prête à merveille aux incantations des politiques. « *Il faut des jeunes Français qui aient envie de devenir milliardaires* », rêvait Emmanuel Macron en 2018... C'est le mode des vœux pieux. Ces mondes parallèles pourraient, un jour, se confondre avec le réel. « *L'ère virtuelle a réduit le champ de l'hypothèse, on ne distingue plus le mode subjonctif du réel* », craint le poète Alain Borer, qui constate un rétrécissement de l'usage du subjonctif. En classe, les professeurs de français se battent pour le faire respecter. Ils érigent une digue entre le réel et l'irréel. Pas si simple en ces temps de *deepfake*. Même les sous-titres d'une campagne télé du ministère de la Santé de 2020 se sont égarés : « Ce serait pas mal qu'on se voit avant la réunion de 16 heures ». N'étant pas sûrs de se voir, il s'agissait du subjonctif : « Qu'on se voie ». Les correcteurs, eux, ne l'avaient pas vu.

Sonorités déplaisantes

En dépit des erreurs, le subjonctif présent tient le coup. En revanche, sa version imparfait a coulé. Déjà, par peur de se tromper. Plus personne ne se risquant à cet emploi, il est remplacé par son cousin du présent. Dès le XVIII^e siècle, on notait que « eusse » laissait place à « aie » pour l'auxiliaire « avoir ». Les derniers courageux le conjuguèrent à leurs risques et périls... Auditionné par les sénateurs pour éclaircir l'affaire Benalla, le chef de cabinet de l'Élysée a tenté, devant la commission d'enquête, de revitaliser ce subjonctif imparfait. « *J'eusse espéré que M. Benalla soit accompagné* », dit-il

avant de se faire reprendre par le sénateur Jean-Pierre Sueur, enseignant en linguistique : « *fût* ».

Ensuite, ce temps suranné semble davantage convenir à une langue de salon, à mille lieues des réalités de la rue. Le film *Entre les murs* révèle l'état d'esprit qui règne à son propos. Réagissant à la phrase « il fallait que je fusse », les collégiens ridiculisent ce temps qui leur semble tout droit sorti du « Moyen Âge » : « *Même ma grand-mère ne parlait pas comme ça* », raille une collégienne.

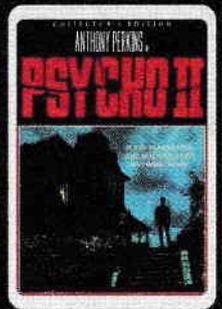
Au temps des hommages

Enfin, ses terminaisons sont si foisonnantes qu'elles semblent sorties de l'esprit d'un grammairien à l'imagination trop débordante. « *Ce subjonctif comprend énormément de formes baroques avec des sonorités et des homonymies déplaisantes* », sourit le linguiste Gilles Siouffi. Grand défenseur de ce temps déjà en nette perte de vitesse au XIX^e siècle, Alphonse Allais a rédigé un poème hommage. « *Ah ! fallait-il que je vous aimasse [...] Que vous me désespérassiez [...] Pour que vous m'assassinassiez !* » Même le plus puriste ne s'y oserait plus.

Le subjonctif imparfait est devenu une sorte de fossile auquel seuls les écrivains rendent encore hommage. Par respect pour la concordance des temps, après un passé simple. Mais il existe un autre imparfait du subjonctif, rare et précieux, qui s'accorde avec le présent, et qui possède un sens unique dans notre langue. « *Dans "je voudrais qu'elle soit là", on espère encore, il y a une possibilité qu'elle vienne, compare Gilles Siouffi. Alors que dans "je voudrais qu'elle fût là", elle ne viendra pas. Il existe là une vraie nuance sémantique.* » Une forme de subjonctif au carré. Celui qui exprime des choses impossibles. À la limite de ce qui est exprimable. Au-delà, les mots ne suffisent plus. **H**



Proposer, trois ans après la mort d'Alfred Hitchcock, une suite à un monument du thriller, un challenge certain ! Grâce au travail sur le personnage de Norman Bates et à l'interprétation d'Anthony Perkins, le film vaut le détour. *Par Marion Rivet*



RESSORT NARRATIF Dans ce second volet, le réalisateur Richard Franklin se concentre sur la personnalité et la vulnérabilité du personnage interprété par Anthony Perkins.

saluée. À commencer par un certain Quentin Tarantino ! En 2005, lors d'une interview pour *Far Out Magazine*, le cinéaste américain connu pour sa très grande cinéphilie parle de « la meilleure performance de tous les temps d'Anthony Perkins ». « Je suis à fond avec Norman Bates dans cette affaire, et c'est foutu », ajoute le réalisateur de *Pulp Fiction*.

Là se trouve peut-être le principal intérêt du film. Alors qu'un des ressorts narratifs de *Psychose* consistait à nous faire passer d'un personnage principal à un autre, Franklin se concentre sur la psychologie et la vulnérabilité du personnage joué par Perkins. « Norman Bates n'existe plus. Il essayait d'être sa mère. Et... il l'est maintenant », déclarait le psychiatre dans la scène finale de *Psychose* en expliquant son passage à l'acte par son trouble dissociatif de l'identité. « A-t-il tué ma

sœur ? », l'interrogeait alors Lila Crane. « Oui... et non », répondait le médecin.

Un Norman Bates plus humain

La porte vers une potentielle rédemption était donc entrouverte... Vingt-deux ans après les événements qui l'ont fait enfermer, « Norman Bates a retrouvé la raison et doit être libéré ». Mais il n'est plus ce jeune homme timide à l'allure d'adolescent dégingandé, renfermé sur lui-même. Le temps a fait son œuvre : Franklin révèle un Bates à la fois plus fragile et plus ouvert sur le monde. Plus humain, surtout.

Le quadragénaire est de retour au Bates Motel. Les années 1970 sont passées par là, le lieu est désormais un hôtel de passes pour camés. Refusant d'accepter cette décadence, Norman reprend la main et se réinstalle dans

la maison de sa mère. Or il recommence bientôt à entendre des voix... Reviendra-t-elle le hanter ?

Norman lutte alors d'arrache-pied contre lui-même. D'emblée, le spectateur est malmené, témoin direct de toutes ses hallucinations, mais refusant de croire en sa culpabilité. On trouve en Mary Loomis un nouveau personnage dont Norman Bates va s'éprendre, une alliée de choix pour révéler ses failles. C'est à travers son regard, sorte de prolongement du nôtre, qu'on ne peut imaginer qu'il puisse sombrer, même si tout l'accuse.

Y parviendra-t-il ? L'espoir suscité est suffisant pour nous embarquer. Alors, certes, malgré un goût hitchcockien pour les fausses pistes et le mélange des genres, le film comporte nombre de défauts formels. Proposer la suite d'un monument du septième art demeure l'une des tâches les plus ardues ! Ce n'est pas la technique qui nous captive ici, mais le traitement fouillé de Norman Bates. De quoi boucler la boucle ouverte par Hitchcock. 

“Je suis à fond avec Norman Bates dans cette affaire, et c'est foutu.” **QUENTIN TARANTINO** Cinéphile et cinéaste